

# Le trésor perdu et l'espérance de Paul Parin

Histoire politique subjective  
de la guerre de libération yougoslave (1944-1945)\*  
Christophe Solioz\*\*

Été 1945 en Yougoslavie à Pancevo dans les environs de Belgrade. Tard dans la nuit, des partisans du Monténégro arrivent à l'hôpital. Comme à l'habitude, ils entonnent le chant héroïque du poète Njegos. La guerre a ajouté de nombreuses strophes à l'épopée des batailles de Crna Gora chantée par le poète mythique : «Svajcarci, d'un pays lointain, avec le courage des combattants, solidaire avec les blessés, vous soignez les souffrants, les soutenez de vos propres bras, vous, nos médecins héroïques...». Ce chant célébrait un groupe de médecins suisses... Une histoire hors du commun !

Alors que la Croix-Rouge suisse avait mis sur pied, sous la direction de Eugen Bircher, une organisation apportant une aide médicale au Troisième Reich, ce qui donnait l'occasion à un certain nombre de médecins suisses de servir dans l'armée allemande, un groupe de jeunes médecins s'était lui engagé auprès des partisans yougoslaves. Les docteurs en médecine : Elio Canevascini, Hannes Merbeck, Marc Ultramare, August Matthèy-Guenet, Paul Parin, Guido Piderman ainsi que la laborantine et radiologue Elisabeth Charlotte (Goldy) Matthèy-Guenet (Glody Parin-Matthèy) furent les membres de la première mission chirurgicale de la Centrale sanitaire suisse (CSS) auprès de l'armée de libération yougoslave durant les années 1944-1945.

C'est le récit de cette folle aventure que nous livre le psychanalyste zurichois Paul Parin. Si ce dernier est surtout connu pour ses travaux d'ethnopsychanalyse<sup>1</sup> ainsi que pour sa conception d'une psychanalyse critique de la société<sup>2</sup>, ses écrits littéraires méritent cependant plus qu'un détour. Parin s'essaye à l'écriture littéraire avec l'évocation de son enfance passée en Slovénie<sup>3</sup>, il nous livre ensuite un récit de voyage qui retrace ses multiples déplacements en Afrique<sup>4</sup>, puis vient une nouvelle<sup>5</sup> significative et déterminante pour l'auteur. Parin y expose la confrontation entre l'histoire politique et l'histoire personnelle d'un résistant communiste milanais, dont la (re)construction<sup>6</sup> de son passé permet la résolution du conflit et donne accès à une vie nouvelle. Ce texte se lit comme un hommage à Elio Vittorini, en particulier à *Uomini e no*, dont Parin reprend le thème - l'espérance en plus !

Une structure semblable anime le dernier livre de Parin *Es ist Krieg und wir gehen hin*. Si l'écriture pratiquée ici relève pour l'essentiel du récit de voyage, on pourrait cependant également la rapprocher de celle qui caractérise le récit de guerre<sup>7</sup>. Mais laissons de côté la question des genres littéraires<sup>8</sup> ! A l'évidence, ce texte est puissamment affecté par l'événement et c'est là tout son intérêt : le destin de la Yougoslavie en 1945 et en 1990. Cette perspective, soit la dramatique évolution de ce pays aujourd'hui - l'auteur se réfère aux années 1989-1990 - menace constamment l'écriture même du récit, et ce, tout

au long du texte. La contradiction entre «le temps des monts enragés et de l'amitié fantastique<sup>9</sup> - c'est bien là le trésor de Parin, trésor perdu, tout comme celui de Char ! - et l'évolution actuelle est telle, qu'elle rend la question de l'avenir de toute révolution<sup>10</sup> presque insoutenable. Comment l'auteur vient-il à bout de cette confrontation qui le touche profondément ? L'insistance de cette question marque ce livre, en altère peut-être même la qualité littéraire, mais en fait un document, un témoignage exceptionnel.

A l'origine du projet se trouve l'expérience de Goldy Parin-Matthèy auprès des brigades internationales en Espagne (1937-1939) ainsi que la mise de fonds de la Centrale sanitaire suisse (CSS), organisme fondé afin de donner une assistance médicale aux brigades internationales. Après la victoire de Franco, la Centrale confie ses avoirs à Hannes Merbeck parce qu'il n'est pas membre du parti communiste. En 1941 ce parti est interdit et la Centrale

\*. Propos du livre de Paul Parin *Es ist Krieg und wir gehen hin*, Berlin, Rowohlt, 1991.

\*\* Enseignant suisse. Dans ses travaux, il s'intéressait à l'œuvre de Marcuse, Fromm, Habermas et Arendt, ainsi qu'à la «pédagogie critique».

1. *Die Weissen denken zuviel*, Zurich, Atlantis, 1963 ; Frankfurt am Main, Fischer, 1989, avec F. Morgenthaler et G. Parin-Matthèy (*Les blancs pensent trop*, Paris, Payot 1968), et *Fürchte deinen Nächsten wie dich selbst*, 1971, Frankfurt am Main, Suhrkamp 1991, avec F. Morgenthaler et G. Parin-Matthèy.

2. *Der Widerspruch im Subjekt*, Frankfurt am Main, Syndikat/EVA, 1978 et 1983 ; *Subjekt im Widerspruch*, Frankfurt am Main, 1986, Athenäum, avec Parin-Matthèy.

3. *Untrügliche Zeichen von Veränderung*, München, 1980, Kindler. Cet ouvrage est en cours de traduction aux Editions de l'Aube (en collaboration avec les Editions Zoé) ainsi que le *Zu viele Teufel im Land* et le livre qui est l'objet de mon essai. On peut donc s'attendre à une prochaine parution en français d'une bonne partie des textes littéraires de Paul Parin.

4. *Zu viele Teufel im Land*, Frankfurt am Main, 1985, Syndikat.

5. *Noch ein Leben*, Freiburg in Breisgau, 1990, Kore.

6. Pour Parin, la «reconstruction» caractérise le travail analytique alors que la «construction» est le fruit d'un travail littéraire, cf. son bref texte : «Erinnern. Zum 40. Jahrgang der Zeitschrift Psyche», in *Psyche*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1986, N° 12, p. 1049-1050.

7. Cf. H. Bornebusch, *Gegen-Erinnerung*, Frankfurt am Main, 1985, Peter Lang ; M. Gollbach, *Die Wiederkehr des Weltkrieges in der Literatur*, Kronberg Scriptor, 1978 ; L. Riegel, *Guerre et littérature*, Paris, Klincksieck, 1978.

8. Soulignons cependant deux dimensions typiques : le caractère autobiographique et le travail de reconstruction du passé que favorisent ces genres littéraires mineurs ou élémentaires (Todorov).

9. R. Char, *Les feuillets d'Hypnos*, Paris, Gallimard, 1946, note 142.

10. C'est cette question, en particulier l'incapacité d'actualiser l'esprit de la révolution, qu'aborde aussi Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard, 1967.

cesse toute activité. Hiver 1943, Hannes Merbeck présente à ses amis du café Select (à Zurich) un partisan du Monténégro : Mischa. Le projet prend forme : l'armée de libération yougoslave a besoin d'instruments chirurgicaux, le groupe s'engage à livrer six équipements complets. L'aventure commence : le matériel, acheté illégalement en Allemagne, passe la frontière Suisse en contrebande, ce sont ensuite les nombreux contacts officieux et officiels. Parin rencontre à Berne un agent des services secrets anglais du nom de Charly Brown. Celui-ci approuve le projet et promet un soutien logistique. Reste un problème de taille : les autorités suisses ! La majorité de l'équipe étant mobilisée dans l'armée, il est impératif d'obtenir des congés militaires. Dans un premier temps le refus est catégorique : «la neutralité de la Suisse n'autorise en rien une telle entreprise» ! Cependant, lorsque Parin annonce au chef des services diplomatiques que l'expédition est accréditée par Londres et que la presse pourrait ne pas comprendre les raisons d'un tel refus (sur ce second point Parin bluffe !), plus rien ne s'opposera à la réalisation de la mission.

Début 1944 les troupes alliées sont suffisamment avancées en Italie pour que l'équipe puisse partir. Genève-Marseille par la route Napoléon, puis, en bateau, Naples et enfin Bari. L'histoire de ce voyage n'est pas seulement celle d'une époque, c'est aussi celle d'un groupe : peu à peu, de l'engagement antifasciste, du choix de travailler dans un collectif, naît une profonde amitié. Parin parle de «Brüdergemeinschaft», de fraternité ... «bratstvo».

Nombreux sont les commentaires explicitant les positions politiques des membres de l'expédition, particulièrement celles de Goldy et Paul Parin. Il s'agit là d'une deuxième voix qui accompagne le récit et en permet une

autre lecture. Le texte appelle les refrains et improvisations d'une attitude, d'une éthique politique qui tient tout anticommunisme primaire à distance. Les procès de Moscou mais surtout l'expérience espagnole des années trente conduisent à un rejet sans appel du communisme et du parti communiste. La référence à une théorie dialectique matérialiste, le vécu de chacun ainsi qu'une attitude radicalement critique constituent le fondement de l'anarchisme de Goldy Parin et du socialisme critique de Paul Parin. On retrouve ici les références, théoriques et pratiques, des membres de l'École de Francfort, celles de Marcuse en particulier. En fait, le discours de Parin voisine le marxisme humaniste de Bloch. L'utopie comme capacité du sujet à saisir des potentialités immanentes porteuses d'un avenir humain, comme possible-objectivement-réel (Bloch), voilà ce que traquent les Parin ... en Espagne, en Yougoslavie et ailleurs. «L'utopie socialiste n'est pas une affaire de croyance (...). C'est l'expérience qui décide si l'utopie disparaît ou apparaît» (p. 31). La suite du récit coïncide avec l'histoire d'un chassé-croisé entre ces deux moments.

Ainsi les membres de cette mission, décidés à faire l'Histoire, «à participer consciemment à une partie de l'histoire de la révolution» (p. 14), arrivent à Niksic où l'accueil d'abord réservé des partisans tempère l'idéalisme de nos héros. L'utopie, c'est par où ? Au cœur du Monténégro et du livre, Niksic met en scène un motif central du discours politique de Parin. La mise en écho de deux époques juxtapose deux slogans : 1944 «Slobada, Slobada», liberté, liberté et 1989 : «Slobodan, Slobodan», il s'agit là du prénom du président serbe Milosevic. Novembre 1944 : les partisans sortent du bois<sup>11</sup> pour fêter le soulèvement yougoslave de 1941 et la révolution russe de 1917 (p. 100-105). Printemps 1989 : Slobodan Milosevic harangue une masse de 500 000 personnes de propos chauvinistes et racistes. Parin croit reconnaître dans la foule les enfants et petits enfants de ses patients ! Un scénario identique se répète à Niksic un an plus tard : suite à la déclaration d'indépendance de la Slovénie, le politicien du Monténégro Milo Djukanovic menace d'y intervenir militairement. Niksic, ville qui symbolise pour Parin la révolution et le combat pour la liberté, devient de nos jours le foyer de campagnes populistes, le foyer de la contre-révolution ! D'où la question incontournable : «Était-ce juste, en 1944, de partir en guerre aux côtés des partisans du Monténégro ? Ou était-ce le prologue d'une nouvelle oppression ? Il est facile de dire aujourd'hui que la décision d'alors est dépassée par le cours de l'histoire. La contradiction reste et je ne sais comment poursuivre» (p. 110). La marque du style autobiographique de Parin, une écriture où souvenirs et événements d'époques différentes se télescopent, porte le texte au bord de la rupture.

Pour Parin, toute révolution porte en elle sa fin, avant même qu'elle ne cède au totalitarisme, elle se retire de l'histoire ... «jusqu'au moment où le peuple se soulève à nouveau : Aux armes, citoyens ...!» (p. 107). Tout peut se corrompre, se décomposer et disparaître, mais le mouvement révolutionnaire reste présent, car «la révolte est inhérente à la vie, telle une pulsion fondamentale, qui se rebelle» (p. 105). En définitive, la révolution trouve refuge dans l'utopie (p. 108) ou bien dans le rêve (p. 110).

«Pokret !», En mouvement ! tel était le signal. Dans une guerre-guérilla il n'y a point d'ordre, mais des signes,



Dessin de Boris Despodoff

11. Lieu par excellence de la résistance ; aller au front se disait à l'époque en Yougoslavie : «u sumi», dans la forêt.

à chaque combattant de les interpréter au mieux, selon les circonstances. «Pokret» signifie que chacun doit savoir ce qu'il doit faire, où il doit aller. Hannes Merbeck et August Matthèy-Guenet livrent un équipement opératoire à la deuxième division, Elio Canevascini rejoint dans le même but la dixième brigade. Guido Piderman et Goldy Parin restent avec le matériel opératoire afin d'installer un hôpital. Paul Parin rejoint lui le deuxième corps d'armée pour organiser l'évacuation de deux blessés. Destination : l'île de Badija où se trouvera l'hôpital principal.

Le corps de l'ouvrage retrace les mois de dur labeur, chirurgie de guerre oblige, passés à Badija. Paul Parin, bientôt rejoint par Guido Piderman et Goldy Parin, y dirige un hôpital de 660 patients. Au-delà des multiples péripéties, que nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir, retenons la conviction qu'en tire Parin : «le socialisme est possible». Badija représente à ses yeux «une expérimentation réussie de ce à quoi ressemble une civilisation, une culture socialiste» (p. 135). Expérience appartenant cependant au passé, comme nous le rappelle le récit émouvant d'un voyage récent (1974) sur l'île voisine de Korcula - à Badija, le couvent transformé en 1944 en hôpital est devenu un centre touristique avec hôtel et complexe sportif !

Après Badija, l'équipe de Parin est transférée à l'hôpital central de Meljine où elle découvre l'envers du décor : individualisme, incompétences, intrigues et vols font désormais parties du quotidien. Le parti se hiérarchise, la nomenklatura joue des coudes... L'histoire politique subjective en fait les frais, la mort du communisme en tant que Parti-Etat s'annonce<sup>12</sup>. Nous sommes en 1945. De cette époque date le premier travail à caractère psychanalytique de Parin. Alors que la fin de la guerre approche, 50 000 à 100 000 partisans éloignés du front subissent l'épreuve d'une épidémie de crises hystériques

se manifestant sous forme de convulsions épileptiques. Pour Parin, il s'agit d'une névrose de guerre (Kriegsneurose). Il faut savoir que la vie des partisans était réglementée par l'interdiction de tout rapport sexuel. Parin considère par conséquent ces crises comme le souhait d'un «retour sur le champ de bataille, auprès des compagnons de lutte, exposés aux dangers de la guerre mais protégés d'un avenir incertain et des désirs secrets par une union fraternelle en un même destin» (p. 191). L'action thérapeutique se résumait en un ordre : retour au front ! Il n'y eu plus de crise !

Ainsi l'utopie cède le pas au compromis, face cachée de la révolution - constate Parin. La fin du livre évoque d'autres missions et autant d'aventures. Mais on assiste désormais à l'inexorable et tragique transformation de «l'homme nouveau» en homme de parti. La révolution cède sa place à la bureaucratisation et à la dictature du parti. La société entraîne le progrès mais également son opposé, le meilleur et le pire ... contradiction dont chaque individu a à faire l'épreuve. Au-delà de la fuite dans la maladie, Parin évoque le destin malheureux de nombre de partisans restés fidèles à leur utopie - la révolution dévore bel et bien ses enfants, reste l'espérance !

Si pour Parin l'utopie n'est pas morte<sup>13</sup>, il n'en demeure pas moins que l'avenir est incertain. On retiendra l'actualité des questions et analyses de Parin, l'évocation d'une Yougoslavie autre et le souvenir d'un trésor qui n'est peut-être pas perdu pour tout le monde !

12. Le livre de Parin exemplifie les propos d'Alain Badiou, «La «mort du communisme» ?», *D'un désastre obscur*, La tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1991, p. 7-25.

13. On poursuivra la réflexion sur l'avenir du socialisme par la lecture de l'ouvrage de A. Gorz, *Capitalisme, Socialisme, Ecologie*, Paris, Galilée, 1991, ainsi que par J. Habermas, *Die nachholende Revolution*, Frankfurt am Main, 1991, Suhrkamp (pp. 179-204 en particulier).